

Jochen Hellbeck, Klaus Heller, eds.,  
Autobiographical Practices in Russia

Malte Griesse

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6583>

DOI : [10.4000/monderusse.6583](https://doi.org/10.4000/monderusse.6583)

ISSN : 1777-5388

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 884-889

ISBN : 2-7132-2057-2

ISSN : 1252-6576

**Référence électronique**

Malte Griesse, « Jochen Hellbeck, Klaus Heller, eds., Autobiographical Practices in Russia », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 46/4 | 2005, mis en ligne le 29 juin 2009, consulté le 03 septembre 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6583> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6583>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

---

# Jochen Hellbeck, Klaus Heller, eds., *Autobiographical Practices in Russia*

Malte Griesse

---

## RÉFÉRENCE

Jochen HELLBECK, Klaus HELLER, eds., *Autobiographical Practices in Russia/ Autobiographische Praktiken in Russland*. Göttingen : V&R unipress GmbH, 2004, 301 p.

- 1 Le recueil d'articles intitulé « Pratiques autobiographiques en Russie » rassemble les contributions présentées lors d'un colloque interdisciplinaire organisé à l'université de Giessen (Allemagne) en janvier 2001 et consacré aux différents modes autobiographiques en Russie, de la fin du XVIII<sup>e</sup> à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Les auteurs utilisent un large éventail de sources qui comprend journaux intimes, mémoires, correspondances personnelles et lettres aux autorités, mais aussi œuvres littéraires et artistiques, projets collectifs d'écriture de l'histoire, discours publics et interrogatoires. Par le terme « *pratiques* autobiographiques », les éditeurs entendent l'écriture autobiographique, le récit oral ou la référence au soi, non pas comme pure expression d'un individu constitué, mais comme processus qui contribue largement à constituer la personnalité (*ličnost'*) et sa perception du soi.
- 2 Dans l'introduction et la conclusion, Jochen Hellbeck tente de jeter un pont entre les périodes historiques traitées dans les différentes contributions en renvoyant à l'affirmation de Belinskij en 1840, selon laquelle la Russie se trouverait, un siècle plus tard, à la tête du monde civilisé. Cette prophétie, que le régime soviétique allait déclarer réalisée à l'expiration du délai fixé par le publiciste, allait également éveiller un écho dans les écrits intimes d'un certain nombre de citoyens soviétiques de l'époque. Comme Irina Paperno<sup>1</sup>, Hellbeck voit dans les écrits de Belinskij et Herzen le modèle d'une conception englobante de la personne dans l'histoire, qui a marqué de manière décisive les tentatives de l'intelligentsia pré-révolutionnaire pour parvenir à une harmonie

morale entre vie et œuvre et assumer par là l'immense responsabilité sociale de promouvoir le progrès historique de leur pays « arriéré », contribuant ainsi à l'émancipation de ses sujets. Cette conception de l'historicité de l'individu et de sa responsabilité éthique à l'égard d'une société à recréer aurait été généralisée par le jeune régime soviétique au XX<sup>e</sup> siècle en dépit de son idéologie « collectiviste ». Loin de vouloir simplement arriver à l'effacement de l'individu, le régime soviétique aurait acquis sa légitimité et mobilisé un très large appui de la population en grande partie par ce biais. C'est l'abandon graduel de cet héritage, surtout après la mort de Stalin, qui aurait progressivement délégitimé le régime et serait l'une des raisons de son effondrement dans les années 1980-1990. Cette dernière période de désagrégation, où l'individu commence à se constituer malgré ou contre le pouvoir en place, reste cependant exclue du recueil<sup>2</sup>.

- 3 Les deux premiers articles, de Elena Gretchanaja et Catherine Viollet, sur des journaux personnels de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, ne relèvent pas de ce modèle herzienien, prototype des pratiques autobiographiques russes. Voilà apparemment la principale raison pour laquelle les éditeurs parlent de « pratiques autobiographiques en Russie ». Les très nombreux journaux intimes d'aristocrates russes recensés par Gretchanaja et Viollet sont non seulement inspirés par la littérature occidentale romantique et proto-romantique (dont *Les Confessions* de Rousseau figurent au premier rang), ils sont aussi généralement rédigés en français – cela surtout quand on y trouve de l'introspection, ce qui est plutôt le cas chez les femmes que chez les hommes, dont la maîtrise des langues étrangères semble moins développée et qui s'avèrent des diaristes moins assidus. Sous Alexandre I<sup>er</sup>, la conversion au catholicisme avait déjà marginalisé Varvara Golovina, Praskov'ja Fedro, Anna Tolstaja, Sof'ja Svečina et une mémorialiste anonyme, et les avait ainsi pratiquement contraintes à affirmer leur identité religieuse selon des modèles exogènes.
- 4 Laura Engelstein présente la correspondance et le journal intime d'Ivan Kireevskij et de sa femme Natal'ja. L'auteur s'intéresse essentiellement à la dernière étape de la vie du fondateur du slavophilisme, qui suit sa conversion à une orthodoxie active, datée par sa femme de 1842, année où elle serait parvenue à le convaincre de la supériorité des écrits des Pères de l'Église sur la philosophie occidentale. C'est alors que Kireevskij se met en quête d'une harmonie intérieure unifiant théorie (philosophie) et praxis (vie), qu'il cherche à réaliser sous la tutelle spirituelle du starets Macaire du monastère d'Optina. Engelstein compare ce moine, qui était aussi le guide de Natal'ja, avec le père Zosime des *Frères Karamazov*. La correspondance des deux époux avec Macaire (qui accompagne des projets communs de publication) met en relief non seulement les rapports conjugaux souvent difficiles des Kireevskij, mais aussi les limites de la soumission du philosophe au pouvoir pastoral du maître. Selon Engelstein, ses tentatives pour modifier les instructions imposées par Macaire et la sélection de littérature édifiante qu'il proposait à la publication reflètent l'impact de la modernité sur le slavophilisme naissant, dont les porte-parole étaient loin de chercher simplement un retour en arrière. L'incapacité du philosophe à atteindre l'unité désirée n'est ici qu'une métaphore de l'échec général du slavophilisme, qui n'est pas parvenu à établir une synthèse entre tradition et progrès.
- 5 Dans son article sur la personnalité d'Alexandre II, Larisa Zacharova montre la tension chez le tsar réformateur entre l'exigence du sacrifice de soi pour le bien du pays, d'une part, et l'aspiration au bonheur personnel dans sa vie privée, de l'autre. Si son père Nicolas I<sup>er</sup> et ses éducateurs cherchent dans leur correspondance avec l'héritier à éveiller

son sens des responsabilités, le journal reflète sa lutte intérieure et ses difficultés à accepter ce rôle qui lui est imposé par la naissance. Les documents répertoriés mettent ainsi en relief la dimension personnelle du règne de ce tsar.

- 6 Les articles de Klaus Heller et Galina Ul'janova traitent d'une couche sociale de la Russie impériale qui fut parmi les premières à être éliminées par le jeune régime révolutionnaire après 1917, celle des entrepreneurs. Dans la société pré-révolutionnaire, ceux-ci avaient déjà une réputation de fraudeurs et d'exploiteurs. Cette image, propagée par des membres de l'intelligentsia radicale comme Ostrovskij, Gor'kij et Dobroljubov, était également répandue chez les représentants de la bureaucratie d'État qui redoutaient leur concurrence. Heller montre, à travers les mémoires d'entrepreneurs moscovites fortunés comme Buryškin, Najdenov, Abrikosov et Rjabušinskij, comment ces derniers opposent à cette représentation défavorable une hiérarchie morale entre les différentes catégories de marchands qui valorise non pas la réussite en termes de richesse, mais une utilité pour le bien de la société qui se traduit par un poids politique dans les institutions municipales, surtout après la réforme de 1862. En même temps, ces mémoires retracent souvent le parcours de familles de vieux-croyants généralement issues de la paysannerie asservie. Grâce à leur esprit d'initiative, ces familles ont connu une ascension sociale spectaculaire. Mais leurs derniers représentants refusent souvent de prendre la suite de leurs prédécesseurs, préférant choisir des professions intellectuelles ou mener une vie noble (associée à un mécénat parfois important). À l'exception des revendications du cercle d'entrepreneurs lié à Rjabušinskij, qui proclamait après 1905 un mélange de libéralisme et d'ethos vieux-croyant (opposé à l'esprit capitaliste pro-occidental des entrepreneurs de Saint-Pétersbourg), les ego-documents examinés par Heller ne confortent cependant pas l'hypothèse (inspirée par Max Weber) d'un lien fort entre les conceptions morales des vieux-croyants et le développement du capitalisme en Russie. Ul'janova s'en tient à un niveau assez descriptif dans sa présentation de deux correspondances et de deux journaux personnels du milieu et de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces textes corroborent en général les conclusions de Heller.
- 7 Boris Kolonitskii analyse les discours qu'Aleksandr Kerenskij prononça devant ses différents auditoires en 1917. Les interventions du chef du Gouvernement Provisoire se distinguent essentiellement par leur spontanéité et leur caractère improvisé : selon son propre témoignage, confirmé aussi bien par ses amis proches que par le public, Kerenskij aurait chaque fois été emporté par les aspirations des masses auxquelles il s'adressait. Même si ses discours étaient préparés à l'avance, à la dernière minute il les modifiait largement et – à en croire son propre témoignage – de manière totalement inattendue pour lui-même. Lorsqu'il tenait des propos contradictoires lors de différents meetings, ses adversaires utilisaient cet argument pour dénoncer son opportunisme. Néanmoins, il était presque toujours perçu comme « authentique » et, par son sens du contact, inspirait confiance à ses auditeurs qui voyaient souvent en lui non seulement l'incarnation d'un nouveau type d'homme politique, voire de l'Homme nouveau (tel Andrej Belyj), mais aussi un des leurs. Selon Kolonitskii, sa communion avec les masses, qui contribuait indubitablement à la constitution de son image de soi (d'où cette impression d'authenticité), correspondait largement à l'atmosphère festive de la jeune révolution, atmosphère qui allait changer à partir de la crise de juillet, lorsque Kerenskij fut de plus en plus critiqué pour son côté « caméléon ». Kolonitskii perçoit ainsi le « phénomène Kerenskij » comme un élément important de la genèse de l'Homme nouveau des bolcheviks.

- 8 Christa Ebert analyse l'impact de la révolution sur la personnalité de quatre écrivains dont les affiliations littéraires sont fort diverses : Zinaïda Hippus, Ivan Bunin, Marina Cvetaeva et Alekseï Remizov. Tous se sont d'emblée opposés à la prise de pouvoir des bolcheviks au nom de la liberté de l'individu et des valeurs humanistes. Ils émigreront bientôt et publieront leurs récits sur la Russie révolutionnaire à l'étranger, textes nourris de notes de journaux personnels, plus ou moins retravaillés pour la publication. Hippus, la « Madone décadente » du symbolisme, qui commence à tenir son journal dès 1914, est relativement isolée dans son refus de la guerre ; elle n'abandonnera cette position qu'avec la révolution de Février, qui rend palpable le « nous » communautaire d'une intelligentsia démocratique. Cette appartenance devient oppositionnelle à partir de la révolution d'Octobre, mais reste intacte et ne disparaît que progressivement dans l'isolement de l'émigration. Bunin, souvent attaqué par le cercle de Hippus dans les joutes littéraires du début du siècle, s'oppose avec autant de véhémence que cette dernière à la prise de pouvoir par les bolcheviks, qu'il assimile, dans sa dichotomie « santé » vs. « folie » – constitutive selon lui de toute l'histoire russe –, au deuxième pôle. Partageant avec Hippus le sens de la mission du poète comme témoin, il ne s'identifie cependant pas avec l'intelligentsia et choisit le regard critique d'un observateur distancié. À l'inverse, Cvetaeva, privée de son domicile par la révolution, part de ses expériences vécues et de ses angoisses pour ses proches, ce qui donne à son récit, destiné à exposer les absurdités de la révolution, une implication toute personnelle. Néanmoins, au lieu de diaboliser les révolutionnaires, elle cherche à déceler chez eux les contradictions intérieures. Remizov, le moins idéologue de ces quatre écrivains, n'adhère pas non plus à une anthropologie idéalisante, mais, fidèle en ceci à Dostoïevskij, il ne prêche pas la révolte contre la force du destin et voit dans l'endurance à l'inévitable une vertu.
- 9 Igal Halfin analyse l'« apostasie » du jeune étudiant communiste léningradois Pavel Popov pendant les campagnes de réquisition du blé dans un village sibérien au moment de la collectivisation. Frappé par le caractère récalcitrant des paysans sibériens, Popov en conclut que la conception positive de l'homme dans la pensée marxiste est fondamentalement erronée ; que, dans toute société, les plus forts imposent leur loi aux plus faibles et que, par conséquent, le socialisme est une belle utopie – mais irréalisable. Popov préconise un retour à la politique économique d'avant 1925, sans d'ailleurs mettre en doute le caractère capitaliste de la NEP. Il expose ses réflexions darwiniennes dans une lettre à l'organisation du parti de son université et motive ainsi le renvoi de sa carte du parti. Halfin semble voir dans le retournement de Popov contre la philosophie marxiste la conséquence logique de toute opposition au régime soviétique en place. Ceci l'amène à la conclusion que l'acceptation de la révolution d'Octobre serait le point faible dans l'argumentation de Popov, dont la « subjectivité » resterait toujours impliquée dans le projet bolchevik, et par là donc liée au collectif qu'incarne le stalinisme. D'où une attitude de résignation plutôt que de rébellion, ce qui aboutit, après plusieurs interrogatoires, à la rétraction de ce communiste, qui finit par attribuer ses « errances » idéologiques à son éloignement du prolétariat. Il remobilise donc son identité d'ouvrier qui a combattu l'exploitation sous le tsarisme et sollicite la possibilité de se réhabiliter dans un travail sur le terrain. Son destin ultérieur demeure inconnu.
- 10 Katarina Clark replace le projet de l'« histoire des usines » (*istorija zavodov*), inauguré et parrainé par Gor'kij en 1931, dans le contexte du réalisme socialiste naissant. L'objectif est à l'époque de relier l'histoire des entreprises – dans le cadre plus général du

développement du mouvement ouvrier révolutionnaire – avec les récits autobiographiques d'ouvriers écrivains amateurs. Au moins dans l'idéal, la série de publications réunit trois points principaux dans un seul récit : la production industrielle, les purges des ennemis de classe et la fabrication de l'Homme nouveau. Selon Clark, ces récits sont encore plus marqués idéologiquement que ceux de la révolution culturelle. Plus que de l'originalité, ils sont censés requérir chez leurs auteurs une spontanéité d'expression, ce qui semble douteux, vu le remaniement (*obrabotka*) continu des textes sous la tutelle des autorités et des écrivains qui accompagnent le projet. Ce processus d'« amélioration constante » selon le « *masterplot* » de modèles littéraires existants concerne en fin de compte aussi bien les textes que leurs auteurs. L'absence d'originalité des récits les distingue des autobiographies plus personnelles des stakhanovistes dans la seconde moitié des années 1930.

- 11 Dans la conclusion, Jochen Hellbeck, reprenant la problématique du début, s'interroge sur l'implication du monde artistique dans le projet de refonte de la Russie. Il choisit l'exemple de deux artistes, Il'ja Repin pour la Russie prérévolutionnaire et Aleksandr Rodčenko pour l'époque soviétique. Il montre comment, chez le peintre Repin, la conception de l'art engagé est sérieusement ébranlée par l'émigration et l'environnement français. Selon son propre aveu, il abandonne en exil sa vocation pour le collectif au profit d'un individualisme philistin, typique du mode de vie petit-bourgeois en Europe – et ne retrouvera son sens de l'engagement qu'après le retour au pays natal. Dans un autre cadre, le peintre et photographe Aleksandr Rodčenko aurait traversé une épreuve similaire en Union soviétique suite à son expulsion du groupe « Octobre » et à l'accusation de formalisme lancée contre lui. Il n'aurait retrouvé sa vision « globale » qu'en participant à l'illustration du site du Belomorkanal, ce qui lui aurait permis de regagner sa place au sein du collectif. Malgré leurs orientations esthétiques différentes, tous deux auraient manifesté avant tout la même exigence éthique, impérative dans la Russie des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : que l'art soit appliqué et socialement utile, et que, dans la tradition de Belinskij, l'artiste accomplisse sa vocation, de sorte que sa vie et son œuvre atteignent à l'unité. Dans cette optique, les différences entre la Russie d'avant et d'après la révolution consisteraient surtout en ce que le projet de remaniement social est toujours resté flou dans la Russie prérévolutionnaire, alors que les artistes soviétiques durent se conformer à une vision de la société bien définie et imposée par le parti communiste au pouvoir : d'où la rapidité de la conversion de Rodčenko par rapport aux longues errances de Repin.

---

## NOTES

1. L'article d'Irina Paperno, « Sovetskij opyt, avtobiografičeskoe pis'mo i istoričeskoe soznanie : Ginzburg, Gercen, Gegel' », *Novoe literaturnoe obozrenie*, 68, 2004, est paru à peu près en même temps que le présent recueil d'articles.
2. On trouve un aperçu sur cette dernière phase des « pratiques autobiographiques » en Russie dans Irina Paperno, « Personal Accounts of the Soviet Experience », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, 3 (4), Fall 2002, p. 577-610.